

Robert Walser

Proses

traduites de l'allemand par Angélique Del Rey

Les proses de Robert Walser ici traduites figurent dans les volumes 17 et 20 des *Sämmtliche Werke*. Cl. Mouchard et H. Traub en ont déjà traduit quelques-unes dans le numéro 19 de la revue *Poésie*.

LE MIROIR

Une jeune fille se regardait dans un miroir, celui-ci parla : « Je suis honnête, je te dis très exactement de quoi tu as l'air. En moi tu te reconnais. Tu es très gracieuse mais tu ne te complais pas à te regarder trop souvent. Te mettras-tu en colère si je te dis pourquoi ? Évite-moi, si tu veux rester jolie. Tu aimes ta grâce propre, tu crains qu'un grain de poussière ne parvienne à la ternir. Ne pense pas tant à ta beauté, sinon elle t'échappe. Qui s'examine se découvre des défauts. Je suis inventé pour réfléchir en donnant à réfléchir. Je n'ai moi-même aucune essence propre ; ma propriété est de renvoyer le rayonnement de l'essence de ceux qui me trouvent digne de considération. Je suis dangereux, je te le dis ouvertement. Ce n'est pas que tu me touches. Du miroir, rien ne s'approche. Je suis le même face à tous. Qui jette un œil en moi doit être saisi dans sa vérité. Beaucoup déjà sont repassés devant moi et ont souhaité se dispenser de m'offrir leur attention. Muet comme je suis, je raconte peut-être d'autant plus distinctement. Tourne-moi le dos. Celle qui a la force de faire fi de ma vue et de la sienne propre, circule gaiement le jour et sommeille en paix la nuit. Mais je suis irrésistible ; quelle beauté n'irait pas se convaincre volontiers qu'elle fleurit ? Vous, Amour, ne restez pas plantée devant moi, vivez sans moi. Pensez à vous-même. Ne vous laissez pas donner par moi des assurances qu'accompagne le froid du doute. Demande plutôt à ton cœur de quoi tu as l'air. Le miroir flatte et rend anxieux. L'insouciance possède les plus beaux yeux, l'expression du visage la plus lumineuse. Beaucoup pensent qu'ils ne pourraient pas vivre sans moi. Plus fugitives sont tes entrevues avec moi et plus tu es à l'abri d'être superficielle. Sais-tu que toute beauté corporelle tire sa

nourriture d'un cœur florissant ? Je suis séduisant, ça je le sais ; je fais partout bon effet, c'est pourquoi je parade dans les lieux où l'on est distingué. Traite-moi dédaigneusement. » Ainsi parle le miroir. La jeune fille pâlit à ces mots, perdit l'envie de se mirer. Elle pensait à cette femme qui est assise devant le miroir, veut savoir qui est la plus belle dans la contrée, et ne peut trouver le repos.

(SW, Bd. 17, pp. 268-269)

JE DOIS TRAVAILLER

Je tiens l'immodestie pour aussi aimable que la modération. Il y a ces deux contrées dont j'aimerais bien dire que j'aurais appris à les connaître toutes deux. Mais en vérité, je gravis bien là deux montagnes. Mes épaules et mes genoux tremblaient, flageolaient un peu, comme on leur en demandait trop, mais on doit toujours avoir confiance en soi. C'est que je dois dire que j'étais devenu déjà un peu gros, ce qui m'inquiétait. Les deux ascensions me firent dès lors beaucoup de bien, et il m'incombe d'amener ma personne à maigrir.

Un midi, voici qu'une femme traversait une place ensoleillée ; je courus à elle et lui tendis la main. Maintenant, il y a des gens qui, auraient-ils assisté à cette entrée en matière, se seraient décidément écriés : « Comme c'est sot ! » J'accompagnai cette femme jusqu'à la porte de sa maison, où je lui demandai son nom. Elle répondit : « Cela, il vous sera donné un jour, plus tard, de le savoir. » Immédiatement après cet événement assurément insignifiant suivit l'épisode où je vins à bout des montagnes. Je ne veux pas faire l'éloge des forêts là-haut ; elles pourraient perdre, sinon, leur innocence, leur magnificence.

Peut-être devrait-on faire du paysage aussi peu d'éloge qu'on doit en faire des enfants, qui lorsqu'ils se voient estimés commencent aisément à fatiguer intérieurement, d'une manière ou d'une autre. Peut-être cela fait-il vraiment du bien aux enfants qu'il leur soit donné de sentir un véritable manque d'attention ; ils ne doivent pas être convaincus de leur valeur. L'admiration engendre bien l'arrogance, la dureté. Je pense qu'il en est ainsi.

En descendant de la montagne, je vis une sveltesse escalader de son côté la même montagne. Des rubans voltigeant autour de cette tendre figure ? Possible que je m'imagine cela, tout simplement. Quoi qu'il en soit, je la suivis du regard. Elle allait lentement, comme si elle était souffrante, cherchait

l'apaisement dans les hauteurs. Le tour de sa bouche me semblait marquer un trait de souffrance. Combien une telle chose peut intéresser. Et maintenant cette tout autre apparition, cette dame qui ce matin se trouva subitement face à moi dans le vestibule, où jamais je n'aurais cru possible de la rencontrer. Naturellement je m'inclinai devant cette imposante créature, qui m'avait connu dans le passé et qui me dit à présent : « Ainsi, c'est là que vous habitez ? » Et elle portait le deuil. Qui pouvait-elle bien ostensiblement regretter ? Cette femme, pour ainsi dire, me vit un soir apparaître un peu mal élevé, et voici qu' à présent quelqu'un l'avait quittée ; elle montrait encore cependant le même maintien calme et vigoureux. A ses mains effilées, fines, brillaient des pierres dotées pour ainsi dire de grands yeux attentifs d'une étrange douceur, et je trouve bien que dans notre ville point trop grande, on aperçoit toujours les mêmes personnes.

Mais l'on ne devrait effectivement pas se réjouir chaque fois au petit-déjeuner, ainsi que je constate que je le fais. Du reste je me mis à une traduction. « Vous devez travailler », me lança un concitoyen. Et il ajouta : « On vous voit souvent flâner, ce qui fait mauvais effet. »

« Je vous remercie », ajoutai-je en remarquant : « je flâne...de temps à autre à l'apparition presque fascinante de femmes. »

« Vous voilà bien », dit le bonhomme, « d'insignifiants intérêts de petit page, qui vous font perdre votre temps et qui forment pour ainsi dire une chambrette que vous devriez aérer. Apparemment, vous vivez spirituellement en permanence dans une sorte de mansarde, alors qu'en ce qui concerne le cercle de vos intérêts vous pourriez vivre dans une maison d'habitation. Vous avez une nature de journaliste. »

Je demandai pour qui lui se tenait. Le concitoyen pensa devoir se dérober à ma question en se bornant à un « Hmm... » distrait. Cette façon de se dérober contenait comme une réprimande. Je tins sans plus attendre ce monsieur pour un fonctionnaire que j'avais déjà fréquemment rencontré. Voici qu'à présent il allait son chemin. La rue semblait pouffer de rire sous sa démarche de poids. Parfois, les demoiselles pouffent de rire à propos des gens les plus signifiants, en faisant des mots d'esprit fins comme de la soie. Mais peut-être est-ce la première fois dans l'histoire des Belles-lettres qu'un écrivain dit qu'une rue aurait pouffé de rire. Qui sait si une veine diplomatique ne sommeille pas en moi ? Ainsi, je dois travailler ? Mais cela, je me le dis bien à moi-même chaque jour.

Et maintenant j'aimerais parler d'une chambre que j'habitai pendant quelques mois, et qui ressemblait à une salle où une demoiselle pointait son nez de temps en temps, avançant la question : « Me serais-je trompée par hasard ? » J'avais l'habitude d'être assis dans ce cabinet à une table très digne d'être mentionnée ; je m'approchai de la fenêtre, regardai dans la ruelle au dehors et m'exclamai : « Comme elle est jolie ! » Je voulais parler de l'architecture. Pour moi il était délicieux d'arpenter la chambre, qui me

permettait d'oublier les prairies, champs, plaines et bois du dehors, au grand complet. Tous les huit jours, la chambre était astiquée par la femme de ménage de sorte qu'elle brillait alors comme une salle de danse. Je ne veux pas accorder de valeur à une mise en relief, ni de la table de toilette blanche comme neige, ni des rideaux qui ornaient la pièce de la délicatesse de leurs draperies, car cela ferait un effet provincial. Les objets du mobilier, on les prend comme allant de soi. Par contre, qu'il me soit permis de dire que je dormis là somptueusement. M'étendre dans le lit prenait chaque jour pour moi la forme d'un plaisir, dont la description couvrait tous les aspects. Je dormais là avec une grandiose insouciance. Mon sommeil ressemblait à un parc. Dès que je me réveillais, le vœu s'introduisait furtivement au-dedans de moi que le soir fût immédiatement de retour, afin tout bonnement que j'ai lieu de me rendormir aussitôt. Comme ce monsieur qui m'engageait à l'activité me réprimanderait s'il entendait ma façon de parler ici. Peut-être obtiendrai-je un engagement dans un quelconque institut bancaire. Pour l'instant je corresponds avec une demoiselle d'une maison distinguée, ce qui m'élève sur le plan de l'âme et m'égaye spirituellement. Les femmes qui sont portées vers la vigueur, je les appelle en silence, ce qui semble bien en vérité très primaire, des poires. En tous les cas, j'en sais long sur une ribambelle de femmes auxquelles je peux faire la cour. J'ai dès lors des tâches que je veux m'efforcer de remplir avec d'autant plus de zèle que l'exclamation de cet homme mis en relief : « Vous devez travailler », résonne sans relâche à mon oreille.

Dans cette ville mourut un célèbre libraire-éditeur, auquel j'avais moi aussi remis un livre. Quelqu'un me fit savoir qu'au printemps il partait en voyage pour la Sicile. Comme je bondissais par les rues il y a quelques jours. Je ressemblais à un garçon de courses. C'était une vraie volupté. Ainsi par exemple, je courus avec des billets étrangers à une banque, d'où je me rendis chez ma femme de ménage. Sur le lieu d'une récente sortie, une petite fille me laissa apercevoir une bande de ses jambettes roses. Au bord d'une petite rivière siégeait un moulin, philosophant intérieurement et se réfléchissant dans l'eau, au beau milieu de l'après-midi. Par extension, je pensai à l'ancien général vénitien Colléoni, dont la statue est mondialement connue. Comme ces deux femmes m'apparurent belles et grandes en cette soirée dominicale. Comme elles me rendirent tendrement mon salut. Du reste et à l'heure qu'il est, il me manque des lacets. Toutes ces tâches tranquillisantes en moi encore non exécutées ! J'ai acheté des boutons de manchettes. Une accueillante papeterie me livra du papier à écrire. A l'instant me fut transmise une anthologie poétique dans laquelle on trouve des échantillons de ma joie de chanter. Si je confessais que je combats avec les essais, personne ne douterait que je suis très occupé. Un homme très aimable me dit : « D'autres écrivains remplissent des brèches n'importe comment, mais vous n'écrivez que pour votre plaisir. »

Comme nous sommes tous adroits. Ces caractères irréprochables perdant en partie leur valeur à cause de leur présence massive. Cet « Art de vivre » partout répandu. Et même moi, je suis dorénavant devenu un « technicien ». Jadis j'étais si naïf. Mais peut-être veux-je seulement dire que je ne le suis plus. Ces « responsables » de la société, de la patrie, etc. Le conservateur, le réformateur, que chaque troisième, quatrième, dixième homme représente. Tous ces « Tuteurs de la société ».

J'écrivis des « Reproches dirigés vers moi » : j'avais déjà rédigé un Pot-pourri dont les uns rirent de bon cœur tandis que les autres se sentirent touchés désagréablement. Ce qui pour les uns signifiait un cadeau, peut-être les autres le perçurent-ils comme inconvenant. A des lieues au-dessus de la question de savoir ce qui est plein de tact ou sans tact vit et déferle la vie, se meut le talent, rayonnant de temps à autre sans ménagement.

(SW, Bd. 17, pp. 75 et sq.)

MÈRE NATURE

La nature n'est pas toujours chérie, non, souvent elle irrite, et les raisons en sont déterminées, constatables scientifiquement.

Comme le printemps est beau, ou en hiver, un attirant petit village enneigé et pimpant.

Au contraire, une montagne de l'intérieur de laquelle jaillit un feu imprévu nous fait trembler. Un flot de braise fluide se jette en bas de la vallée, se brise en parcourant jardins et plantations, consumant ce qui se trouve sur le chemin. On pense alors à Pompéi.

Puis on se représente un tremblement de terre qui, doublé d'une neige que nul ne pourrait concevoir, brise les églises, fend les maisons en deux et marque de l'intérieur des fissures dans le sol si bien que les habitants de la contrée se voient obligés de fuir.

Un autre désagrément consiste dans la pluie incessante, ne voulant pas finir, et dans le débordement des rivières. Rapidement, l'eau sans retenue, la surabondance de celle-ci, forme une inondation qui oblige à monter sur les toits et à attendre là que les secours se montrent. L'eau monte et monte ; sous elle se trouvent routes, chemins, plaines, champs, outils, les prairies, les lits, chaises, tables, armoires, les chambres et cuisines et étables et tous objets se rapportant aux habitudes de toutes sortes, et toujours plus d'eau tombe sur la multitude des choses nageant et flottant, et là où l'on est au

sec c'est qu'on se déplace sur des canots dans lesquels on patrouille de-ci de-là, à la recherche des hommes qui sont dans l'embarras et auxquels on veut porter secours.

Je vole à un autre caractère inhabituel que forme la nature, me retrouve sur un bateau et voit devant mes yeux une apparition dont j'ai du mal à croire à la réalité, tant elle fait sur moi un effet étrange et onirique. C'est un iceberg, que le capitaine a la tâche de contourner soigneusement. En face du Vésuve on avait affaire à une ébullition, ici en mer du nord on a affaire au rigide, au dur et au froid.

Nous sommes maintenant en plein milieu d'une tempête ou d'un ouragan, au moins sur le papier, en pensée. Les éclairs jaillissent ; mer et ciel sont un embrouillement unique, l'un errant par l'autre. L'air est noir, et de hautes vagues tombent et déferlent d'avant en arrière, et au beau milieu de cela tanguent une embarcation qui danse et tournoie comme un jouet et se penche déjà à l'oblique comme si elle était fatiguée. Espérer et désespérer semblent en un tel cas être à leur place.

Je grimpai dans les montagnes, séduit par l'alpinisme. Je veux jubiler. Voilà qu'une avalanche siffle en dévalant la pente. Peu s'en faut qu'elle ne m'ait saisi, entraîné. Mais elle passa à côté de moi.

Quand elle sourit, que rien ne se produit en elle et par elle, et qu'elle se montre à nous imperturbable, comme la nature est bonne alors.

(SW, Bd. 20, pp. 79 et sq.)

AU ROYAUME DU BEAU

C'est à un écrivain que je pense aujourd'hui, qui de temps à autre toussait, comme s'il avait voulu s'accorder une diversion. Pourtant, abstraction faite du raclement de gorge, une ombre volait ou passait furtivement de loin en loin sur son visage pensif.

En passant, une chanteuse est à ma disposition, dont j'ai l'intention de dépeindre l'extérieur, dès que pour cela la place sera disponible. « Ne prends pas un air si pensif ; ça ne te sert à rien », avait souvent dit à l'écrivain son épouse qui ne semblait aucunement être une femme inintelligente. A la suite d'une telle injonction, à propos ou indésirée, il devenait franchement mélancolique, ce qui lui donnait lieu d'aller dans son cabinet de

travail et d'écrire un petit poème. Depuis longtemps déjà il n'écrivait plus de grands romans, vibrants et brillants par leur contenu. Ce fait le frappait de plus en plus et lui donnait raison de dire à Mademoiselle sa fille que son refus obstiné de se marier le préoccupant, le privait de talent et le vieillissait.

En fait l'intéressée, qui nourrissait principalement de belles pensées, lisait des livres difficilement compréhensibles et se donnait l'impression d'être trop valeureuse pour s'occuper d'un homme, devint une spectatrice des hauts et augustes soucis de Monsieur Papa.

« Tu n'as aucun succès », disait-elle à l'occasion et il n'avait rien à faire que d'encaisser la trop simple remarque, reposant trop sur l'évidence.

Vagabondant involontairement dans le romantique, comme si j'avais la nostalgie de quelque chose de distingué, je mentionne le petit château dans la propriété duquel la chanteuse remarquée, justement, sut se placer parce qu'elle chantait joliment, représentait une figure belle comme une image et gagnait beaucoup d'argent. Sa femme de chambre était en situation de pouvoir se dire qu'elle était une personne fortunée. Dans le parc, toutes sortes de statues vivaient sous le clair de lune une existence discrète et pleine de tact, comme si elles voulaient sourire et pensaient en même temps que cela ne convenait pas vis à vis de leur propriétaire qui pourrait devenir jalouse, ce qui n'est ni un plaisir ni une qualité.

La chanteuse était plus heureuse que l'écrivain. Celui-ci était plus signifiant qu'elle. Il combattait et luttait tandis qu'elle se donnait du bon temps avec bienséance, gazouillant dans ses appartements ou idéalisant une allée dans sa promenade.

Récemment je rendis visite à un compositeur que je trouvai occupé à l'écriture d'une symphonie. Il se trouvait, m'avoua-t-il, sous le charme de sa servante. En vain essayait-il de conférer une expression musicale à sa situation. Madame son épouse l'idolâtrait. Cela lui semblait superflu. Elle était un peu comme sa cuisinière. Par opposition sa bonne était sa déesse. Pour cette dernière, cela paraissait complètement sans importance. Mais pour lui c'était magnifique.

Il m'offrit une tasse de café ou de thé et nous causâmes longuement ensemble de la valeur de la pâtisserie, des baisers, de l'art et de la littérature.

Peut-être ironisai-je alors à son propos. Mais n'ai-je pas aussi, de mon côté, été traité malicieusement par des proches aimés ?

Il improvisa sur son piano ; je fumai une cigarette et pensai à celle qui vraisemblablement demeurait en pensée près de mon humble personne.

Le temps passait lentement, vif et subtil.

(SW, Bd. 20, pp. 88 et sq.)

CONVERSATION ENTRE LE DÉMONIAQUE ET LE BON ESPRIT

Dans un cabinet meublé avec subtilité sont assis l'un en face de l'autre le démoniaque et l'esprit en apparence facilement influençable.

Le serviteur : Le soir, oui, il peut se faire que je fatigue intérieurement. Je discours alors dans les airs, bien trop impétueusement et trop à cœur, m'accuse moi-même et accuse les hommes de déraison, suis indigné et m'indigne de mon indignation. Chaque saute d'humeur me fait honte, car les inquiets sont dans leur tort vis à vis des quiets et les inconstants se défendent en vain devant les constants d'un sentiment de culpabilité ; mais au matin, alors que je délaisse le noir manoir du sommeil et que je sors du lit, je suis joyeux et bon et j'ai le cœur à me regarder en riant.

Le démoniaque : Que ne dites-vous pas là ! Savez-vous ce que vous faites ? Avez-vous connaissance de votre serviabilité ? Non, vous êtes un pauvre inconscient. Mais je veux vous arracher à votre état de confiance. Si je veux, je peux vous terrifier à mort.

Le serviable : Faites-le seulement.

Le démoniaque : Vous avez commis un meurtre sur mon ordre.

Le serviable (reste en possession de son sang-froid)

Le démoniaque (fait une figure plus que démoniaque) : Pas vrai que ma grimace vous transporte en enfer ?

Le serviable : J'accorde mes sincères applaudissements à votre singerie de l'enfer. J'ajoute que je tremble pour vous.

Le démoniaque : Ne plaisantez pas. Ne connaissiez-vous pas un certain être circonspect que certaines personnes nommaient le Timide ?

L'inconscient : Si, je le connaissais.

Le démoniaque : Il me gênait dans mes tentatives, et comme je suis plus sorcier qu'un autre, je fis de vous en pensée son bourreau. Ne vous semblé-je toujours pas démoniaque ?

Le bon esprit : Un tout petit peu. Vos efforts, au lieu de m'instiller la terreur de moi-même, excitent en moi une certaine pitié pour vous.

Le démoniaque : Je continue froidement à vous fracasser, et quand j'en aurai fini, votre morale sera complètement écrasée. Le pouvoir que j'ai sur vous vous a donné lieu de faire mourir un homme que vous aimiez.

Le modeste : Je crois que vous êtes un fat.

Le singe de l'enfer (tremble de colère que des mots sortis de ses lèvres de dominateur ne fassent pas l'impression escomptée sur cet esprit facilement influençable) : Si maintenant vous ne croyez pas d'emblée et dur comme fer à ma sur-humanité ...

Le modeste : ...du moins crois-je à l'aimable pouvoir de ma modestie, restée de tout temps la compagne de ma vie. Au diable croient les ... diables !

(Il sourit avec tant de désinvolture que le singe de l'enfer pâlit à vue d'œil en se ratatinant.)

Le démoniaque (dans son rabaissement, il se rabat sur le cri)

Le bon esprit : Vous en appelez, très cher monsieur le démon, à cette facilité à m'influencer. Mais les bons esprits ne se laissent pas si facilement distraire. Cet être circonspect n'eut pas de chance ; Il s'extermina lui-même parce qu'il ne savait jamais rien faire d'autre que se tenir excessivement en haute estime, ce qui était une entreprise risquée de sa part, et parce qu'il rencontrait des moments où il lui était indiciblement difficile de maintenir cette haute opinion de soi. Parce que j'ai montré de la bonté pour cet être circonspect et convaincu de grandeur, et que vous l'avez su, et parce qu'intérieurement vous avez toujours craint ce valeureux – singe de l'enfer, misérable que vous êtes – et que vous aviez mauvaise conscience de lui ôter la vie, il vous vint l'idée de faire de moi votre instrument afin d'être à ce prix à la hauteur d'un démon que vous n'êtes pas du tout. Votre effort, loin de m'inspirer la crainte, m'encourage à vous dire que vous êtes un être plein d'envie, jaloux, homme de rien, rêvant de se grandir, regrettable, et que je prie de retourner dans les limites de son essence.

Le démoniaque (devient tout à fait malade.)

L'instrument escompté pour ces fins démoniaques s'est levé, sort du cabinet meublé avec subtilité et fait sa promenade habituelle.

(SW, Bd. 17, pp. 333 et sq.)